

f

LE MAGAZINE DES FEMMES EN PÉRIGORD

famosa

BIMESTRIEL
N° 25
NOVEMBRE
DÉCEMBRE
2017

Georges Dambier
Les belles
et le photographe

CINÉMA
Une maquilleuse
à l'affiche

FÊTES DE NOËL
Cathyka, une
artiste en vitrine

FEMMES de l'INTÉRIEUR :
à votre SERVICE

ISSN : 2265-3570
25001-25 - 3,80 €

Dossier

Les femmes de l'Intérieur



Anne-Gaëlle, Sonia, Dominique, Laetitia et Christine. Ces drôles de dames sont les dignes représentantes de la gent féminine dans leur corps de métier respectif. Elles sont préfète, directrice de cabinet de la préfète, sous-préfète et directrice départementale de la sécurité publique et commissaire divisionnaire. Elles ont du pouvoir et de l'autorité mais aussi de l'humour, du recul et beaucoup d'amour pour leur métier. Elles sont les femmes de l'Intérieur.

Une association pour créer des modèles



Laetitia Philippon lors de la cérémonie de prise de fonction à l'école de police de Périgueux.

Émanant du ministère de l'Intérieur lui-même, l'association "Les femmes de l'Intérieur" naît en 2012, suite à un état des lieux sur l'égalité hommes-femmes. Elle regroupe entre cent cinquante et deux cents cadres. En Aquitaine, une trentaine de femmes sont concernées, dont une douzaine très mobilisées.

Amoureux des réunions Tupperware®, aficionados des soirées pyjamas girly, fans des Femen, passez votre chemin. Comme son nom l'indique, "Les femmes de l'Intérieur" est une association de femmes. Mais ni sectarisme ni militantisme énérvé ici. Rien que de la mise en réseau, de l'échange mâtiné de mentorat parfois. « La vocation de cette association est de favoriser les connexions entre femmes et être force de propositions sur la question de l'égalité hommes-femmes », explique Laetitia Philippon, déléguée régionale de l'association.

Créée en 2013 en Périgord, "Les femmes de l'Intérieur" de Dordogne n'est que l'émanation locale de l'association nationale. Cette dernière découle d'un état des lieux effectué en 2012 qui avait provoqué plusieurs initiatives à l'égard de femmes : coaching en faveur des cadres féminins, ajustement des barèmes des épreuves sportives, effort de représentation féminine dans les jurys de concours... « et il y avait l'idée, comme dans le privé, de promouvoir les associations de femmes ». Tous les corps d'administration du ministère

(gendarmes, pompiers, commissaires de police...) sont représentés. « Au niveau national, nous sommes montées jusqu'à quelque trois cents femmes à responsabilités qui ont été membres de l'association parmi le millier de femmes cadres qui constituent le ministère de l'Intérieur. À l'année, c'est plutôt entre cent cinquante et deux cents adhérentes. » Objectif : offrir aux générations futures des modèles. « Il faut donner aux femmes qui en ont le potentiel et l'envie la possibilité de se projeter sur des postes à responsabilités ; ce qu'elles ne font pas naturellement sinon nous serions plus nombreuses. » Il paraît que, lorsqu'on appartient à une minorité, on est à l'aise dans un groupe quand on représente 30 % de celui-ci. Dans la police, les femmes sont 25 %. C'est peu mais c'est un des chiffres les plus élevés dans ce ministère. Autre exemple, la préfète compte parmi les vingt quatre femmes à ce poste en France (19 % de l'effectif). L'association a donc encore du travail à faire.

[LAETITIA LEMAIRE]

ANNE-GAËLLE BAUDOUIIN-CLERC



Avant toute chose, caméléon breton

À 45 ans, elle occupe ici son second poste de préfète après avoir parcouru la France, de la Basse-Normandie à Paris en passant par les Pyrénées. De réunions institutionnelles en rencontres de terrain, elle se fonde dans tous les décors, revendique une hyperdisponibilité, aimerait favoriser la diversité plus encore que la parité.

Elle porte le cuir aussi facilement que l'uniforme ou les imprimés bariolés, serre la main d'agriculteurs, d'habitants de cités, de retraités, de chômeurs avec le même sourire franc qu'elle aurait dans un cocktail mondain, potentiel repère de lobbyistes désireux de se placer. Et tous aiment ça. C'est l'un des talents d'Anne-Gaëlle Baudouin-Clerc : désacraliser ce statut de préfète qu'elle occupe pourtant avec le plus grand sérieux et la plus grande efficacité. Qu'importe l'habit, il ne fera pas d'elle un moine technocrate, inaccessible et sinistre. « Une dame, rencontrée à Tarbes dans le cadre d'une réunion sur la politique de la ville, m'a dit un jour "Vous êtes la préfète de tout le monde". Ça m'avait touchée. C'est idiot mais j'étais contente parce que c'est un peu ça mon objectif : être à l'écoute du terrain avec tout ce qu'il implique de diversité, des élus, des chefs d'entreprise et des gens pauvres, des gens qui ne sont pas forcément visibles. J'ai toujours ça dans un coin de la tête. »

Ce qui lui fait un emploi du temps bien plus que de ministre. Serré, timé, entre la table ovale de son bureau, les grands salons de la préfecture et ce fameux terrain qu'elle ne veut pas lâcher. Anne-Gaëlle Baudouin-Clerc aime tant son travail qu'elle ne déconnecte que très rarement. Les dossiers montent parfois d'un étage, tard le soir, passant de son bureau à ses appartements privés. Seuls ses trois enfants ont le pouvoir de lui faire totalement – mais momentanément – oublier son rôle et sa fonction. « L'idée de coupure est compliquée. Les enfants, ça aide. Quand je suis auprès d'eux, je coupe, sinon ils me rappellent à l'ordre. Ils sont précieux pour ça. » L'équilibre se fait, donc. Anne-Gaëlle Baudouin-Clerc se défait d'un costume pour en enfiler un autre..., pour l'enlever de nouveau et en revêtir un autre encore. Maman, épouse, préfète, maîtresse de Choupinette, la chatte qui erre dans les bureaux et jardins de la préfecture. Elle refuse de se laisser enfermer dans le stéréotype du "C'est plus difficile pour une femme qui occupe un poste à responsabilités" et pondère : « Oui bien sûr que c'est compliqué de concilier vie personnelle et statut, même si je dis toujours que ça l'est pour bon nombre de femmes. Si j'étais caissière en région parisienne avec deux heures de transport matin et soir, ça serait compliqué aussi. »

Globalement, elle n'aime pas l'enfermement. C'est peut-être pour ça qu'elle est à ce point une préfète de terrain. Après un bac passé à Saint-Brieuc, dans sa Bretagne d'origine, elle part à Paris faire Sciences Po. Elle veut être

« On incarne l'État. Je ne peux pas dire, à 21-22 heures, que ma journée est terminée. Je me dois d'être toujours joignable. »

journaliste. Le terrain toujours... Et puis, allez savoir, ce ne sont pas l'ESJ ou le Celsa qui lui font de l'œil, au moment de passer les concours, mais l'ENA. « Pour être honnête, en passant l'ENA, il y avait un côté challenge ; par rapport à la difficulté du concours et par défi aussi de quelque chose qui me paraissait assez inaccessible. Je n'avais personne de ma famille qui avait pris cette voie-là, je n'avais pas de modèle particulier. Je voulais réussir quelque chose de difficile et montrer que j'étais capable d'autre chose que d'écrire. » Une fois intégrée la plus prestigieuse école d'administration de France, la carrière préfectorale lui semble une évidence. « J'avais cette envie de faire, d'être sur le terrain. Ce que j'aime dans la fonction préfectorale c'est d'essayer de comprendre un territoire, comment il fonctionne. » Et agir sur toutes les strates qui le composent. « Dans une société relativement cloisonnée, j'aime avoir accès à des sphères extrêmement diverses. On est bien sûr en relation avec

des chefs d'entreprise mais aussi avec des associations, des gens dans la rue. Ça a du sens pour moi d'essayer de toucher ces différentes classes sociales, même si, évidemment, en tant que préfet, on est dans un rapport privilégié, utile et indispensable par ailleurs, avec un certain type de décideurs. »

Le fait qu'elle soit une femme dans tout ça ? « Pour ma génération, le fait d'être une femme a plutôt été un avantage en termes de carrière. Je l'assume comme tel. Je suis arrivée à un moment où il fallait promouvoir des femmes. » La spécificité s'arrête là. Ou presque. Anne-Gaëlle Baudouin-Clerc ne veut pas s'appesantir sur cette inégalité qu'elle sait pourtant pour l'avoir elle-même éprouvée. « J'étais en poste territorial. J'ai annoncé que j'étais enceinte et on m'a dit "On comprend... Écoute, on a prévu pour toi un autre poste". En gros, on me disait que je ne pouvais pas être enceinte et dans les fonctions que j'exerçais à l'époque. C'était il y a dix ans. » Depuis, les curseurs ont un peu bougé, la parité, tout ça... D'ailleurs, la préfète préfère se réclamer d'une certaine diversité plutôt que d'une stricte parité. « Je trouve de toute façon que l'on perd, dans un sens ou dans un autre, quand l'équipe n'est pas mixte, aussi, sur le plan des origines. » Mais il est l'heure d'aller chercher sa fille à l'école. L'interview s'achève, Anne-Gaëlle Baudouin-Clerc revêt son habit de maman. Pas pour longtemps, elle reviendra juste après préparer un exercice attentat qui aura lieu dans la soirée. L'appel du terrain.

[LAETITIA LEMAIRE]



Sonia Penela, brillante femme de l'ombre

Elle est la madame sécurité de Dordogne. Sous la houlette de sa patronne, la préfète, elle orchestre le bon fonctionnement des routes, des événements publics et coordonne les opérations en cas de dysfonctionnements sécuritaires. Elle est l'éminence grise de la préfète, sa directrice de cabinet.

Avec patience et gentillesse, elle se prête au jeu de la séance photo. Elle attrape le portable – son outil de travail –, enjambe des piles de dossiers posés à même le sol – en instance – et, pour une fois, se pose dans la lumière. Son bureau est inondé d'une clarté de fin de jour qui le met en feu. Paradoxe. Sonia Penela n'a pas pour habitude de s'exposer. Directrice de cabinet depuis un an à la préfecture de Dordogne, elle occupe là un poste fait autant de responsabilités que de discrétion. Il y a toujours, en soirée, un de nos amis à qui l'on demande et redemande inlassablement : "mais ça consiste en quoi, en fait, ton travail ?". Oui, directrice de cabinet de la préfète, ça consiste en quoi ?

Difficile à résumer et à cerner, même pour celle qui l'exerce tous les jours sans mégoter. Sonia Penela aime beaucoup son travail. Elle le voulait. Comme elle a voulu celui d'attachée en préfecture en Aveyron ou celui qui l'a menée au Conseil départemental de Haute-Garonne ou, après l'ENA, celui au ministère de l'Agriculture. « On se forge le parcours avec nos souhaits de mobilité. S'il y a un poste qui vous intéresse, c'est à vous de le demander. » Et, bien que timide,

Sonia demande avant de s'ennuyer. Cette Franco-Espagnole – « j'ai la double nationalité » – originaire de Toulouse ne connaissait pourtant pas la carrière préfectorale lorsqu'elle s'engage à Sciences Po après ses études de droit. « J'étais plutôt attirée par le milieu des ambassades. Le côté linguistique me plaisait énormément. » Mais voilà, elle occupe un premier poste en préfecture et « c'est une révélation ». La jeune femme s'engage alors pleinement dans ce parcours

préfectoral au point qu'aujourd'hui « c'est un peu ma maison ». Elle habite juste à côté, d'ailleurs. Une rue à traverser pour accéder à ce logement de fonction mis à disposition pour des raisons pratiques : « Oui, vous comprenez, si je dois me

lever en pleine nuit pour intervenir..., il faut que je sois disponible ». Ah oui, bien sûr... "Mais c'est quoi alors ce métier qui peut vous faire lever au beau milieu de la nuit ?". On y revient.

Directrice de cabinet en charge de la sécurité. Ça se précise. Sécurité publique d'abord. « Je suis le point d'accès, qui centralise tout ce qui remonte de la police, la gendarmerie, les pompiers, parfois les douanes ou d'autres services. » Une

« À partir du moment où je maîtrise quelque chose, j'ai l'impression de ronronner. »

fuite de gaz dans une école, c'est elle qui gèrera l'évacuation et les secours. Un concert en plein air, Sonia Penela organise le suivi des manifestations et tout ce qui relève de la réglementation des établissements recevant du public. Sécurité routière ensuite. Des vaches qui divaguent, c'est Sonia Penela qu'on appelle. Un camion en portefeuille sur la RN21, la directrice de cabinet se réveillera à 6 h pour coordonner la circulation. « Je suis la première informée. Ensuite, une fois que j'ai tout, je fais remonter les éléments pour que la préfète puisse s'exprimer. C'est elle la figure publique. Et si je fais bien mon travail, je suis transparente. » La reconnaissance dans tout ça ? « Ça ne m'intéresse pas. Mon rôle n'est pas là. Je sais ce que je fais et j'arrive à l'évaluer. Et ma hiérarchie est là pour me dire si ça convient ou pas. Ça me plaît davantage d'être dans l'ombre. »

Être directrice de cabinet, c'est donc, en fin de compte, être au courant de tout sur le département. Ça tombe bien, Sonia Penela est curieuse. Vous ne lui apprendrez aucun scoop. Au

risque, si ça arrive, de la contrarier. « Normalement, je suis censée savoir ce qu'il y a dans la presse tous les matins. » Curieuse d'apprendre aussi. « J'aime toujours aller de l'avant, je suis toujours en recherche de plus. Ce n'est pas tout à fait un phénomène de compétition mais je me dis "Ok, ça je le maîtrise, allons voir ailleurs". J'adore sortir de ma zone de confort. Ça me stimule. »

Ambitieuse, Sonia Penela ? Pas au point d'abîmer les planchers. Mais la Toulousaine aime la liberté. « Ce qui m'intéresse, c'est d'avoir du champ, avoir carte blanche et pouvoir prouver à ma direction que je peux le faire et donner quelque chose. » Et, forcément, la marge de manœuvre augmente quand on monte les échelons. Alors, demain, une préfecture sous sa responsabilité ? « Non. Je ne suis pas capée pour ça. Et j'ai encore plein de choses à apprendre ! » Pas encore prête à passer complètement dans la lumière, Sonia Penela.

[LAETITIA LEMAIRE]



DOMINIQUE LAURENT



« J'ai la chance d'avoir
une carrière passionnante »

Aimable, disponible, à l'écoute : quand vous croisez Dominique Laurent, sous-préfète de Bergerac, vous êtes séduit par son intérêt pour les autres. Et si pour une fois, on tournait la caméra vers elle, sa carrière, sa vie ? Et là, c'est un déluge. De diplômes d'abord. Khâgne, hypokhâgne, maîtrise d'allemand, doctorat. Celle qui, bonne élève scientifique, se rêvait en professeure d'allemand, a un parcours peu ordinaire.

Destinée à enseigner, elle fait un exposé à la préfecture de Nancy, alors qu'elle est encore étudiante, et se passionne pour l'institution. « Je ne connaissais pas les métiers de l'administration », dit-elle comme pour s'excuser de ne pas y avoir pensé plus tôt. Elle se plonge alors dans les livres de droit, passe le concours et entre à l'Institut régional d'administration de Metz. C'est le début d'un long voyage où elle passera de poste en poste, de région en région.

Secrétaire en chef de la sous-préfecture de Boulay, en Moselle, on la retrouve chef du bureau des relations avec les collectivités locales dans l'Oise, puis secrétaire générale de la sous-préfecture de Senlis. En 2001, elle prend la direction du service administratif et financier du SGAR (Secrétaire générale pour les affaires régionales) de Lyon. Elle manage une équipe de soixante-dix agents, participe à la mise en place de la Lolf (Loi organique relative aux lois de finances)...

Éclectique, vous avez dit ? Vous ne savez pas à quel point. Chacune de ses missions, toutes plus prenantes les unes que les autres, ne l'empêche pas de mener de pair sa carrière de maman (elle a deux grands enfants de 28 et 30 ans aujourd'hui). « J'ai un mari qui m'aide beaucoup, participe aux tâches ménagères, m'encourage, ayant lui-même fait une belle carrière. » De 2004 à 2008, elle est mise à disposition des services du Premier ministre en tant que chargée de mission au secrétariat général pour les affaires régionales de Lorraine. Elle aura en charge l'enseignement, la culture, la jeunesse et les sports...

C'est alors qu'arrive une chose étrange. « À 48 ans, j'ai cru que j'étais arrivée en fin de carrière. » Elle est au sommet d'un parcours accompli, c'est peut-être enfin le moment de souffler. C'est mal connaître Dominique Laurent qui ne s'avoue pas vaincue si vite et qui entame une seconde vie professionnelle.

Elle force les portes de l'ENA (École nationale d'administration) avec brio, en deux ans, à la grâce d'un Tour extérieur (ainsi appelle-t-on les concours réservés aux fonctionnaires de catégorie A, avec de l'ancienneté et un dossier béton). Ce nouveau diplôme en poche, elle change radicalement de vie. Direction l'administration civile, au ministère de l'Intérieur. L'Énarque devient d'abord chef de bureau des marchés publics à la direction générale de la Police nationale. Elle passera deux ans à Paris, à la tête de douze rédacteurs, à traduire en droit français une directive européenne, surtout à vivre dans le monde réel ce qu'elle a appris dans les livres à l'ENA. Passionnant, mais la province lui manque. Alors, elle devient sous-préfète de Molsheim, dans le Bas-Rhin. « L'Alsace était ma première région viticole, riche d'un tourisme patrimonial, comme je le retrouverai plus tard à Bergerac. » Elle y goûte une qualité de vie qu'elle décide de ne plus jamais quitter. Elle passera par les Alpes-de-Haute-Provence, comme secrétaire générale de la préfecture, avant

d'arriver en Dordogne il y a trois ans, à la sous-préfecture de Bergerac. Là, elle l'assure, ses valises sont posées durablement. Dominique Laurent apprécie la région et aussi « de voir aboutir des projets que j'ai contribué à faire naître ». Ses enfants poursuivent leur propre chemin, son mari a mis un terme à la sienne et passé une retraite heureuse à Bergerac. « Nous sommes très attachés à cette région. » C'est l'heure

« À la sous-préfecture
de Bergerac,
j'apprécie de voir aboutir
des projets que j'ai contribué
à faire naître. »

des bilans : « J'ai eu la chance d'avoir une carrière passionnante tout en élevant mes enfants. » Celle qui avait comme « rêve inaccessible » de devenir directrice de préfecture aura occupé tous les postes à responsabilité de l'administration. Elle goûte de partager ce travail avec des gens de qualité, comme la préfète de Dordogne et ses collaborateurs. Celle qui annonce, sans rire, « j'aime beaucoup le travail » avoue que l'envie de progresser est un moteur très puissant. Ce qui ne l'empêche en rien d'être humaine, simple, sympathique, sportive. Elle fait partie de plusieurs comités sportifs, mais aussi d'une association européenne Robert Schuman. Parce qu'en plus, Dominique Laurent est une femme de convictions : « quand on veut faire l'Europe, il faut la vivre ! ».

[NELLY FRAY]

Laetitia Philippon, douce force

Commissaire depuis 1996, cette Lyonnaise est arrivée en Dordogne en 2014 en tant que directrice départementale de la Sécurité publique. Elle fait ainsi partie des seulement dix-sept femmes à avoir accédé à ce poste, sur cent directeurs départementaux. Résultat d'une carrière brillante pour cette quadragénaire qui se revendique d'une certaine normalité.

Un bureau dans un couloir du cinquième étage de l'hôtel de police de Périgueux, l'un des plus vétustes de la région. Il est d'ailleurs en travaux et, ce jour-là, les bruits de marteaux piqueurs et perceuses parviennent jusque là-haut. Ça vibre, ça fait trembler les cloisons et interrompt la moindre conversation téléphonique, ça vous foudroie la plus belle des concentrations. Mais Laetitia Philippon est là, imperturbable dans sa tenue de policière, galons de commissaire sur le polo, droite et souriante, disposée comme prévu à répondre à toutes les questions.

La voix est haut perchée, assurée, presque enjouée. Laetitia Philippon porte la joie de son prénom*, prend son temps pour expliquer, raconter, n'enjolie pas son propos de détails encombrants. Elle le ponctue d'interrogations – "Vous voyez ?", "Est-ce que ça vous parle ?" – pour être tout à fait sûre de ne pas perdre l'interlocuteur dans sa pensée. Clarté, concision, pédagogie. Même quand il s'agit de dérouler le parcours personnel qui l'a menée à ce poste. « Je veux être commissaire de police depuis le lycée, après avoir assisté à un forum des métiers. » La suite a la linéarité

« Les policiers ne sont pas des bagarreurs, tous les jours en train de se rouler par terre. Pour moi, c'est un métier d'autorité et de contact. »

d'un CV : études de droit après un bac B (ES aujourd'hui), obtenu sans mention, à Lyon. « J'étais une élève... classique. » Son plus : cette inébranlable conviction qu'elle sera un jour commissaire de police. Rien ni personne ne saurait l'en dissuader. Pas même des vieux de la vieille, depuis longtemps installés au poste tant convoité. Elle en rencontre deux. Car la jeune Laetitia a déjà le sens du travail bien fait.

« J'avais été séduite par les témoignages que j'avais entendus à ce forum, mais je voulais en rencontrer. » Deux cas de figure s'opposent alors. « J'ai eu deux visions différentes de la police et de la place des femmes dans la police. Pour l'un c'était tout à fait naturel, pour l'autre, c'était juste inconcevable. Le premier m'a parlé avec passion de la diversité du métier, de ce que ça pouvait avoir de passionnant et de contraignant. Le second, qui manifestement avait du mal à imaginer des femmes commissaires de police, m'a demandé comment j'allais faire pour interpellier un individu d'1,90 m et de 100 kilos, à 6 heures du matin. » Pas déçue du voyage, Laetitia Philippon. Pas découragée non plus. « Ça m'a permis de confirmer que ce métier pourrait m'intéresser. »



Elle suit des études de droit, cinq ans. Normal. Elle présente l'école des commissaires de police à Saint-Cyr au Mont d'Or – « il n'y en a qu'une » – en 1994. Y rentre. Normal. En sort diplômée deux ans plus tard. Normal. Laetitia Philippon avance dans sa vie, atteint son but, ne s'étonne pas d'être une femme dans un milieu réputé viril. « Ça n'a jamais été une difficulté. À aucun moment. Il y a parfois eu de l'étonnement. Ça peut surprendre mais nous sommes autant respectées que les hommes. Ce qui impose le respect c'est l'autorité du grade de toute façon. Vous pouvez avoir, à la marge, des misogynes, des individus réfractaires, mais comme il peut y en avoir dans tous les métiers, pas plus qu'ailleurs. » Sans perte ni fracas, Laetitia Philippon s'impose dans le paysage de ses contemporains masculins, à la force d'une autorité qu'elle a tranquille et naturelle. Ce n'est pas une bagarreuse ; « vous avez vu mon gabarit ? »... sourire. Mais le terrain, elle a connu. Les situations dangereuses aussi. Les "individus", sans peser 100 kilos ni mesurer leur mètre 90, étaient parfois plusieurs et énervés. « Je me suis retrouvée, en début de carrière, dans des situations compliquées avec des individus qui voulaient en découdre. Et je me demande si le fait d'être une femme n'est pas devenu un atout dans ces moments-là. Il en faut dans la police. Ça casse un peu les combats de coqs. » La policière qui a grandi aux Minguettes, à Vénis-

sieux, dans la banlieue sud de Lyon, sait y faire avec la rue, ses codes, son ambiance. « Les Minguettes c'est un quartier dit sensible donc ça m'a peut-être donné une sensibilité particulière. Quand j'étais jeune, j'ai vu des voitures brûler. J'ai vu des jeunes avec des bâtons attendre les policiers... Ce n'était pas Zola, attention, j'étais tout à fait heureuse. Mais pour moi, jeune policière, ce n'était pas une vision nouvelle. J'avais l'habitude. Je connaissais. » Loin de lui léguer des envies de revanche, ces souvenirs d'enfance font naître en elle un furieux désir de tenir un rôle dans la communauté. « Ce qui m'a beaucoup plu c'est l'idée de faire un métier en prise avec la société et la commune sur laquelle vous travaillez, d'être au service du public. Vous collaborez avec les écoles, les maires... Il faut faire respecter la loi et en même temps être présent dans l'aide aux victimes. C'est ça qui m'a plu. »

Aujourd'hui, Laetitia Philippon voudrait faire reconnaître les policiers. Hommes ou femmes, peu lui importe du moment que les gens finissent par se rendre compte qu'ils sont des personnes avant d'être des agents. Voilà sa prochaine ambition. Qu'elle réalisera comme les autres. À force.

[LAETITIA LEMAIRE]

* Laetitia signifie joie, allégresse en latin.